

LIEUX FICTIFS, TILT ET RENDEZ-VOUS DES QUAIS
présentent

RENDEZ-VOUS DES QUAIS N°9
PROGRAMME DE PREFIGURATION AVEC LIEUX FICTIFS
Projection des films de Dominique Comtat :
« *Mots pour maux* » et « *Ecoutez voir* »
Suivi d'un débat en présence de Miguel Benasayag,
philosophe et psychanalyste

TRANSCRIPTION

Débat du 19 janvier 2008

Dans la salle de cinéma du CRDP d'Aix-Marseille

Projections :

« *Mots pour maux* »

de Dominique Comtat

Réalisé en collaboration avec un groupe de stagiaires détenus
dans le cadre des Ateliers Cinématographiques au Centre Pénitentiaire de Marseille
menés par LIEUX FICTIFS

« *Ecoutez voir* »

de Dominique Comtat

Réalisé en collaboration avec un groupe d'élèves de l'Institut pour Jeunes Sourds les
Hirondelles et un groupe d'élèves du Collège Pasteur de Marseille
dans le cadre d'un Atelier de Pratique Artistique
mené par l'association Arts-Terres.

ANNEXES :

- Filmographie de Dominique Comtat
- Bibliographie et biographie de Miguel Benasayag

Avant la projection
PRESENTATION

En présence de :

Caroline Caccavale

Réalisatrice – Productrice – Coordination des Ateliers Cinématographiques au Centre Pénitentiaire de Marseille

Dominique Comtat

Réalisateur

Caroline Caccavale : La proposition que Delphine Camolli (de l'association Tilt) nous a fait de participer à ce programme de préfiguration est importante pour nous. Nous travaillons en tant que Laboratoire Cinématographique à Marseille depuis plusieurs années, et un des objectifs de ce laboratoire c'est de pouvoir rencontrer un public à Marseille et pouvoir se donner des rendez-vous, des temps de rencontre pour pouvoir voir des films, pour pouvoir en parler et pouvoir rencontrer des gens à partir de ces films.

Ce que nous vous proposons aujourd'hui, c'est de montrer un travail qui est à la fois fini et en cours, puisque nous avons proposé à Dominique Comtat de venir nous rejoindre il y a 3 ans dans les Ateliers Cinématographiques au Centre Pénitentiaire de Marseille pour venir mener un Atelier avec un groupe de personnes détenues autour d'une expérience cinématographique sur le sens des mots. Le résultat de cette expérience est « Mots pour maux » le premier film que vous verrez c'est soir. Nous avons ensuite voulu continuer ce travail dans d'autres territoires avec d'autres publics et la collaboration avec l'association Arts-Terres nous a permis de continuer ce travail avec 2 groupes d'enfants : un groupe d'enfants malentendants de l'Institut pour Jeunes Sourds les Hirondelles et un groupe d'enfants entendants scolarisés en 6^{ème} au collège pasteur à Marseille. Le film « Ecoutez voir » en est issu, c'est le second film de cette soirée.

Nous souhaitons continuer ce travail sur d'autres territoires avec d'autres publics, c'est pour cela que je parle d'un travail *en cours*. L'idée est de traverser différents territoires et de questionner le langage dans ces territoires. Ça n'est pas un film sur la prison, ça n'est pas un film sur les malentendants ou sur l'école, ce sont des films qui se font *depuis* ces territoires *avec* ces personnes. Telle est la spécificité de ce travail de recherche que nous souhaitons partager ici avec le public et pour cela, nous avons souhaité élargir la réflexion en invitant Miguel Benasayag qui viendra nous rejoindre à la fin de la projection pour une rencontre à partir de ce travail.

Miguel Benasayag est argentin, philosophe et psychanalyste, il connaît bien la prison puisqu'il y a séjourné en Argentine pour des raisons politiques, mais il est également intervenu pendant plusieurs années à la prison de la Santé pour mener des ateliers de philosophie. Il travaille aussi depuis plusieurs années sur « Education sans frontière » qui est un grand réseau sur l'éducation. Il s'intéresse également aux questions liées aux personnes malentendantes. Il vient de sortir un livre : *L'éloge du conflit*, il y a aura une signature de ce livre à librairie Païdos sur le cours Julien à la fin du débat.

Ce soir, pour nous, c'est vraiment une première proposition que de vous montrer le travail d'un cinéaste que nous avons accompagné et de vous proposer une rencontre autour de ce travail avec Miguel Benasayag. Je donne la parole à **Dominique Comtat**, réalisateur, qui va vous expliquer dans quel contexte ses deux films, *Mots pour maux* et *Ecoutez voir*, ont été réalisés.

Dominique Comtat

Réalisateur

Bonsoir. Je n'ai pas grand-chose à ajouter, Caroline a à peu près tout dit...

Le premier film, *Mots pour maux* a été fait sur 5 mois, il y avait pas mal de temps et de moyens. Une chose qui m'a beaucoup surpris en arrivant en prison, c'est le langage, qu'il y ait un langage propre lié à ce lieu, qu'un mot prononcé en prison n'a pas du tout le même sens que ce même mot prononcé à l'extérieur, et c'est radical et évident.

On a donc décidé de travailler là-dessus avec 8 détenus, sur le double sens des mots. Chacun choisi un mot et explore son double sens dans un très-court-métrage.

Ensuite on a voulu continuer ce travail sur le langage, ça a été un exercice où nous avons beaucoup moins de temps, beaucoup moins de moyens, c'était sur 6 mois mais à raison de 2 heures par semaine, une rencontre entre un groupe d'enfants sourds et un groupe d'enfants entendants sur la question de nouveau du langage.

Chaque film dure à peu près 40 minutes.

Je vous souhaite une bonne projection.

<p><i>Après la projection</i> LE DEBAT</p>

En présence de :

Miguel Benasayag

Philosophe – psychanalyste

Caroline Caccavale

Réalisatrice – Productrice – Coordination des Ateliers Cinématographiques au Centre Pénitentiaire de Marseille

Caroline Caccavale : Miguel Benasayag est venu nous rejoindre. Nous lui avons proposé de réagir par rapport à ces films, nous n'avons rien préparé, ça n'est pas une conférence particulière. (À Miguel Benasayag) L'idée est d'échanger avec toi autour de ce travail sachant que ça fait écho à des choses que tu as traversé et des questions que tu traverses encore, et de prendre un temps de réflexion avec toi et prendre un moment avec le public pour que chacun puisse s'exprimer autour de ce travail.

Toi qui a traversé ces deux territoires, comment peux-tu nous permettre de penser ce travail un peu plus loin.

Miguel Benasayag

Philosophe – psychanalyste

Bonjour. Merci pour l'invitation. Effectivement, rassurez-vous je n'ai absolument pas préparé de conférence mais plutôt, j'ai vu comme vous ces deux films il y a quelques jours et on m'a demandé de réagir. Il y a trois axes sur lesquels je voudrais commencer à réagir pour ensuite passer à un dialogue avec vous.

Tout d'abord, il y a l'expérience de Lieux Fictifs qui me paraît très intéressante en soi, elle mérite qu'on en parle. Il y a le projet que cette salle devienne, avec *Rendez-vous des quais*, un lieu *effectif* et pas fictif (rire).

Ce sont des choses qui m'intéressent et je pense qui nous intéressent, on peut partager cet intérêt car nous vivons dans un moment où il est très important qu'il y ait des vrais lieux où

les gens qui sont en dehors du spectaculaire, en dehors de la consommation, en dehors de la consommation des cultures, la consommation du spectacle, que les gens puissent continuer ce travail, que le travail de production artistique ne soit pas, comme le voudrais le pouvoir aujourd'hui, un travail de production d'objets commerciaux, à vendre, mais que le travail artistique soit seulement un maillon de plus dans la chaîne de production des sociétés, de production de lien social. Le projet de Lieux Fictifs s'inscrit là-dedans, il me semble que c'est un projet de *résistance joyeuse* du coup. Résistance à l'air du temps, résistance aux orientations de ces derniers temps des différents pouvoirs en place, aussi bien au niveau mondial. Aujourd'hui même en Argentine, vous le savez si vous êtes un peu cinéphile, la production cinématographique est tellement importante que la mairie de Buenos Aires vient d'être gagnée par la droite libérale, et la première chose qu'a faite le maire élu a été de couper tous les crédits pour la culture et le cinéma. Au niveau mondial, on voit bien cette marchandisation de la production artistique, la résistance à cela peut être tout à fait joyeuse dans le sens où nous créons ces lieux là, nous pouvons faire en sorte que l'art existe non pas comme un produit que le consommateur consomme, mais comme un élément de plus dans la création du lien social.

Par rapport aux films, il y a 3 réflexions. La première est une réflexion transversale et concerne les lieux dont parlent les films, qui sont des lieux dont on pourrait dire qu'ils sont derrière des frontières intérieures ou derrière des frontières invisibles. Un pays comme la France est un pays dans lequel est en train de se développer, à l'instar d'autres pays mais bon, parlons de la France, à l'instar de la république, de la citoyenneté et de tous ces mots qui pour le moment existent et renvoient toujours à quelque chose, se développent ce qu'on appelle frontières intérieures, frontières invisibles, c a d qu'on est tous égaux, aucun problème, mais en revanche pour n'importe qui qui connaît la France, se voir dans sa ville, dans son village, c'est voir très clairement qu'il n'y a nul besoin de barbelés ou de garde-frontières pour diviser les populations, et les populations se divisent de plus en plus, les populations dans différents sens, les nationaux et les étrangers, les bien-portants et les malades, les sourds et les entendants, ceux qui sont en taule et ceux qui sont dehors... On voit bien qu'il commence à se dessiner une série de frontières intérieures qui craquellent le tableau de cette société à travers des affrontements assez barbares, des conflits normés et disciplinaires. Je reviendrai là-dessus après car il me semble que c'est ce qui fait socle commun aux préoccupations de Lieux Fictifs.

Ensuite j'ai deux réflexions par rapport aux deux films que vous venez de voir. Effectivement la prison étant ce lieu de frontière intérieure tout comme la surdité. J'ai eu affaire à ces deux lieux pendant très longtemps, la prison parce que j'ai fait 4 années en taule en Argentine à l'époque de la dictature, mais aussi parce que j'ai travaillé anonymement à la demande d'un groupe de détenus à la prison de la Santé à Paris, j'ai animé une sorte d'atelier de philosophie dans lequel les détenus voulaient travailler avec moi la philosophie pratique, le sujet que je leur avait proposé était « Céline et la liberté » il me semblait que c'était un bon lieu pour parler de la liberté. En effet, selon moi et mon expérience de taulard, il me semblait évident que la liberté ça n'était pas ce que pensaient les gens qui étaient dehors. On fait croire que la liberté s'est simplement être dehors de la prison, il s'avère que, en tant que taulard, on peut expérimenter, en ayant été dedans et après en retrouvant la liberté dehors, on se rend compte que la question de la liberté est un peu plus compliquée qu'une simple question de murs.

Je voulais développer un peu la question de la prison en tant qu'ex taulard et par rapport à cette réalité là mais aussi par rapport à ce principe qui aujourd'hui est bafoué, c'est ce principe selon lequel la société ça n'est pas la *bonne société*, ça n'est pas seulement celui qui risque d'être volé ou agressé, la société c'est tout le monde. Or, ce principe là semble aujourd'hui totalement aberrant, voir idiot et même pas subversif, dire la société est tout le monde semble un principe idiot, on est beaucoup trop habitués à quelque chose qui est dangereux pour une société, pour le lien social, on est trop habitué à penser que, quand on dit

qu'il faut protéger la société, on pense la société comme une toute petite partie d'elle-même, c'est-à-dire que personne ne paraît se rendre compte que quand on parle de la société, le gars qui vient vous braquer fait partie de la société, le violeur fait partie de la société, le transgresseur fait partie de la société.

Quand on pense la société, on a cette frontière intérieure déjà dans la tête dans laquelle la société c'est : ceux qui possèdent donc ceux qui risquent d'être volés, ceux qui sont en sécurité donc qui risquent de se faire agresser, or il y a un danger énorme à adhérer petit à petit à cette idée que la société ça n'est pas tout le monde et que donc elle est menacée de l'extérieur par les métèques barbares qui veulent venir ici manger le pain des français et faire des choses aux françaises et de l'intérieur par les voleurs, les violeurs etc... qui nous menacent de tous les côtés. C'est un 1^{er} point par rapport à la question de la prison parce que c'est ce mode de non-pensée qu'ils imposent petit à petit dans lequel on est en permanence dans une sorte de terrorisme intellectuel, dans lequel on vous dit : vous, vous voudriez être agressés ? On nous accule à des réponses bêtes et immédiates, vous répondez forcément : non je ne voudrais pas être agressé, évidemment. Mais de cette façon, on élimine toute possibilité d'une pensée complexe, d'une pensée à un autre niveau que celui immédiat des sentiments parce qu'effectivement, on ne peut pas limiter la pensée de la société à 'j'ai envie' 'je n'ai pas envie'. Je vous donne l'exemple de ce qui s'est passé il y a quelques années en Belgique à travers l'histoire terrible de l'affaire Dutrou. La famille Rousseau, les parents d'une des petites filles qui a été enlevée, séquestrée, violée et qui est morte. On est allé voir le père de cette petite fille et on lui a demandé « Monsieur Rousseau, est-ce que vous êtes ou pas pour la peine de mort maintenant ? » Et il a eu le courage de répondre « Je n'étais pas pour la peine de mort avant que ma petite fille soit enlevée, torturée, et tuée, je continue à ne pas l'être ». Il faut beaucoup de courage pour dire ça parce que dans notre société, ce niveau de pensée qui est un niveau dans lequel on dit je ne peux pas réagir par rapport à ce qui me touche moi directement, il faut que je puisse penser à un autre niveau que l'immédiateté de ce que je ressens. Et bien ça, c'est attaqué de plus en plus. C'est pour dire comment on crée l'image de l'autre, l'autre qui nous menace, on dit, effectivement si vous rentrez chez vous et il y a un voleur, ou vous vous faites agresser dans la rue, peut-être en vous défendant vous vous laissez aller à vos instincts un peu plus barbares, et vous tuez votre agresseur, quand bien même vous tuez quelqu'un qui vous agresse, la peine de mort ne se décide pas dans cette dualité là, ça ne se décide pas en faisant appel au sentiment immédiat des gens. Or, dans notre société on fait sans arrêt appel aux sentiments immédiats des gens pour justifier l'exclusion, pour justifier le fait que la société n'est pas tout le monde.

Il s'avère que depuis 15 ans je travaille avec la culture sourde et ceux qui disent que la langue des signes est une vraie langue, et qui dit langue dit culture. Une langue n'est pas seulement un outil de communication, ça n'est pas du morse, ça n'est pas un code. Le philosophe JB Bicot disait chaque mot est une fable. Une langue c'est quand chaque mot qu'on emploie traîne avec lui une fable, une culture, évoque une histoire. Les sourds dans le monde entier et ceci depuis des siècles ont fait quelque chose d'incroyable, qui relève du mystère anthropologique, ils ont développé grâce à leur surdité, grâce au fait que leur perception est modifiée, ils ont développé une culture différente. Le fait de percevoir le monde différemment a fait que les sourds construisent une culture différente. C'est un grand mystère. On pourrait dire et les aveugles ? Non, les aveugles n'ont pas produit une culture aveugle. Le braille par exemple est une façon d'accéder à la langue écrite, mais il n'y a pas dans le braille en lui-même une autre façon de codifier, de structurer, de représenter le monde. Alors que dans la langue des signes, s'exprime une perception différente qui a créé des concepts différents. Le monde des sourds est un monde dans lequel les sourds ont développé une subjectivité et une conceptualisation du monde différente.

Dans le monde dans lequel nous sommes aujourd'hui, il s'avère que la mondialisation, la « unidimensionalisation » du monde ne passe pas simplement par des faits économiques, le

fait de dire on a dans tous les supermarchés du monde les mêmes produits, ça passe aussi par un mode d'être humain unique, la mondialisation a comme des effets très concrets et dans la médecine on le voit tous les jours par différents processus en marche : la normalisation du vivant. Dans le film « Ecoutez voir » avec les jeunes sourds, là où apparaît tout ce côté ludique très rigolo, quand ils essaient de deviner des expressions de l'*autre* langue, c'est vrai que pour des sourd, comprendre l'expression 'faire la sourde oreille' c'est un peu compliqué. Et bien dans le monde dans lequel nous vivons, ce lieu là est un monde, une dimension, qui n'est plus tolérée ni acceptée. La langue des signes, en 1878, il y a eu un congrès à Milan dans lequel on a interdit la langue des signes dans tous les pays européens qui ont participé à ce congrès là. On peut se demander quelle était l'urgence d'interdire cette langue des signes. Il y a quelque chose dans la culture sourde qui est la culture une fois encore de cet autre qui occupe la place aussi du barbare, celui qui n'est pas comme il faut, il y a le prisonnier, il y a le chômeur, il y a le fou, il y a le métèque, or il y a aussi des formes de vies biologiques qui occupent la place de cet autre, '*anormalisé*' '*acivilisé*', Or, aujourd'hui la technique permet en principe ce qu'on appelle l'implant cochléaire, c'est l'implantation d'une cellule qui permet de réactiver, quand on fait l'implant chez l'enfant de moins de 3 ans, de réactiver les zones du cortex qui s'occupent de l'audition. Donc la personne reste sourde sauf qu'on peut activer à travers la machine les patterns cérébraux qui permettent de créer des images auditives, bref, elle peut avoir quand même une perception du son. Cette perception va s'améliorer dans le temps, pour l'instant elle ne permet pas encore d'écouter Mozart, mais des choses bien plus confuses. Mais voilà qu'à travers la technique médicale on décide que la culture sourde peut disparaître.

Ces deux films m'ont inspiré cette réflexion sur tous ces endroits, ces lieux, ces poches de notre société que la société essaie d'utiliser comme des laboratoires de normalisation. Ce sont des lieux où la discipline est poussée à l'extrême. Evidemment, chez les sourds, la discipline à l'extrême n'est pas la même que chez les taulards, mais disons la discipline dans le sens de fabriquer un modèle unique et dominant des citoyens. Il me semble que la prison est un de ces laboratoires là, il me semble que le monde des sourds également. Je sais que Lieux Fictifs compte également travailler avec l'hôpital psychiatrique, effectivement la folie, depuis très longtemps est un lieu de fabrication de la norme sociale. Voilà ce que m'a inspiré ce travail, par rapport à cette réflexion sur ces frontières intérieures et cette intolérance qui monte dans notre société sur des modes différents. Une chose est l'intolérance envers la transgression, la prison et tout ce que ça comporte, et des intolérances soft par rapport à d'autres modes d'être comme la surdité, la folie etc... Ces lieux fictifs là m'ont évoqué cela, ces lieux là, derrière les frontières intérieures vers lesquelles notre société de plus en plus unidimensionnelle et disciplinaire marche sans s'en rendre compte. On dit « R.A.S », on ne voit pas ce qu'il y aurait à dire, on dit « voilà c'est comme ça, il faut bien vivre en tranquillité », par rapport à la prison par exemple, on va dire « il faut bien que nous soyons en tranquillité », par rapport à la normalisation médicale, on va dire « c'est pour leur bien ». Par exemple, une donnée qui m'a beaucoup touché dans la médecine, ces 4 ou 5 dernières années, à Paris, il y a eu une chute significative des naissances d'enfants malformés. Pourquoi ? Parce que toutes les analyses prénatales permettent de déceler de plus en plus les malformations éventuelles du fœtus, il n'y a pas que la trisomie, il y a des tas de malformations qui peuvent être décelées pendant les premières semaines ou les premiers mois de grossesse. Et alors que se passe-t-il ? On va mettre la mère devant un dilemme, on lui dit « voilà, il y a des possibilités ou même la certitude que votre enfant soit handicapé, vous êtes libre d'accoucher ou pas d'un enfant handicapé. » Seulement, vous imaginez ce que cela signifie pour des parents, au nom de quoi, une qu'on leur a dit que leur enfant sera handicapé, au nom de quoi vont-ils avoir cet enfant ? Ça c'est le premier pas. Et le second pas, tel que cela se passe aux Etats-Unis aujourd'hui, une fois qu'on vous a prévenu que votre enfant sera handicapé, si vous décidez, pour des raison

religieuses par exemple de garder cet enfant, aucune mutuelle (ce sont des mutuelles privées aux Etats-Unis) ne couvrira les dépenses de l'éducation ou des soins dont l'enfant aura besoin.

On voit bien ici un monde dans lequel on est toujours dans cet immédiat dans lequel on va dire à quelqu'un :

- tu aimes te faire agresser ?
- non
- alors accepte ce qui se passe en prison
- tu aimerais avoir un enfant handicapé ?
- non
- alors accepte une sorte d'eugénisme soft qui se fait sans que personne ne l'ait décidé.

Ce sont tous ces lieux là dans lesquels on accepte qu'il y ait une uniformisation du monde sans que personne ne l'ait jamais décidé. Or, ce qui se passe c'est que ce monde là est un monde dans lequel on est de plus en plus dans des niveaux de réaction et de non-réflexion de plus en plus simplistes. C'est pourquoi il me semble, et pour finir là-dessus, que des travaux comme ceux de Lieux Fictifs ont comme fonction de dire là où tout le monde dit « RAS » rien à signaler, tout à coup ils disent ben si, là il y a quelque chose à voir et qui plus est, ce qu'il y a à voir, ça vous regarde, vous tentez de faire un point d'arrêt, faire du sur-place là où on essaie de vous dire de plus en plus « ça ne vous regarde pas ».

Caroline Caccavale : Merci Miguel. Peut-être peut-on installer une discussion avec la salle, si vous avez envie de réagir, aussi bien aux films que vous avez vus, à la démarche, ou à l'intervention de Miguel...

Public n°1 : Je partage complètement l'analyse que vous venez de faire, bien évidemment et je pense que la majorité du public ici présent la partage aussi. La question que je me pose, travaillant aussi avec une équipe sur des terrains un peu similaires, en l'occurrence, concernant ces deux films, comment vont-ils être diffusés pour ne pas rester devant un public averti ou a priori intéressé, ou déjà persuadé, mais ouvrir le champ de l'information de telle sorte que ces lieux fictifs deviennent aussi des lieux de conscience partagés par tout le monde et non pas seulement par des acteurs directement concernés.

Caroline Caccavale : C'est très important ce que vous dites là, c'est même pour moi un des points les plus cruciaux dans tout ça, au-delà de la nécessité de continuer des pratiques et de travailler le cinéma, de l'expérimenter, de partager l'expérience du cinéma avec différents publics et depuis différents territoires, se pose aussi la question de partager ces expériences avec les spectateurs, avec la société, la communauté, et ça c'est l'enjeu le plus crucial, avec toute la difficulté que cela comporte. En effet, je pense qu'aujourd'hui, un des difficultés majeures est de trouver ces lieux de rencontres. La télévision prend beaucoup de place, et bien sûr ce travail là n'a pas de place à la télévision, et il y a très peu de lieux où on peut se rencontrer. Je me sens très concernée par ce que vous dites. Je n'ai pas de réponse mais je pense qu'aujourd'hui, on ne peut plus faire l'économie de porter aussi cette question là. Peut-être qu'avant, pour avoir une expérience d'une vingtaine d'années dans le cinéma, on se posait un peu moins cette question là. Chacun était spécialisé dans sa pratique. Il y avait ceux qui faisaient les films, ceux qui les produisaient, ceux qui les diffusaient. Ça marchait à peu près. Je pense qu'aujourd'hui ça ne marche pas. Et j'oserai même dire que la petite proposition qu'on fait là ce soir, j'espère qu'il y en aura d'autres et qu'on pourra pousser plus loin, c'est que aujourd'hui, il faut faire ces films, il faut les produire, il faut les diffuser, il faut les échanger avec les spectateurs, il faut inviter aussi des gens qui réfléchissent sur d'autres pratiques pour se confronter aussi à cela. Il faut je pense prendre ces questions sur tous les

bouts, il faut qu'on se trimballe tout ça tous ensemble parce que je pense que la difficulté aujourd'hui, elle est là. Et si on fait ces films là pour qu'ils ne soient pas vus ou pour qu'ils restent dans des circuits où on est tous déjà sensibilisés à ces questions, ça a peu d'intérêt. Ça ne veut pas dire que ce n'est pas intéressant, mais je ne crois pas à un espace privilégié. Je pense que dans le travail que mène Lieux Fictifs à l'intérieur de la prison, ce qui est intéressant justement, c'est de montrer que même dans ce lieu, les gens peuvent continuer à penser, ou *se remettre* à penser, que les gens qui sont en prison, même s'ils n'ont pas fait d'études, même s'ils sont en grande difficulté, ils peuvent faire de la philosophie, ils peuvent voir du cinéma dit « d'auteur » ou dit « compliqué ». La question n'est pas que ces choses là ne seraient pas accessibles, ça c'est un faux débat, parce que quand on amène les œuvres auprès des gens et qu'on les amène d'une certaine manière, on se rend compte que ça fonctionne, que ça passe. La difficulté c'est : comment rendre cela possible. Mais, c'est toujours le même problème, on est dans un système aujourd'hui où la diffusion et la production sont complètement liées par des systèmes qui sont ceux de la télévision et de l'économie du cinéma et qu'il y a très peu d'espaces, et ici, l'aventure de cette salle est un exemple, parce que là nous sommes sur des rendez-vous, mais j'espère que dans un an nous serons dans une permanence de cette salle, mais sinon, à Marseille, il n'y a pas véritablement de lieux où on pourrait se dire que, au-delà de voir du cinéma américain ou même du cinéma d'art et d'essai commercial, on pourrait aussi prendre le temps de rencontrer des expériences, d'échanger, se donner des rendez-vous régulier pour repenser un peu ce que l'on vit, le monde etc...

Ces lieux là n'existent pas et c'est pour cela qu'il est important que, tous ensemble, les gens qui font du cinéma, les producteurs, les spectateurs qui viennent voir des films, puissent se poser ensemble cette question parce que je pense qu'il n'y a pas une personne qui pourra y répondre mais bel et bien tous ensemble.

Miguel Benasayag

C'est vrai qu'aujourd'hui, socialement et historiquement, c'est une époque obscure, mais c'est une époque de production très intensive, il se passe des choses très intéressantes, il y a beaucoup de recherches, des créations, mais ça se passe de façon underground.

Moi par exemple, je ne me contente pas d'écrire des bouquins et de les donner à l'éditeur pour qu'ils circulent. Avec Angélique Del Rey avec qui on a écrit le dernier livre, nous avons une préoccupation, c'est que ce livre doit s'agencer forcément avec des préoccupations sociales, avec les gens, avec l'époque. On doit avoir cette exigence qui n'est pas seulement « chacun fait son film, chacun fait son livre, et ça marche ou ça ne marche pas » mais savoir que si un livre marche ce n'est pas seulement parce qu'on en parle à la télé ou à la radio, parce que ça, vraiment, c'est un leurre. Quand ça marche extensivement, effectivement vous avez des droits d'auteur, votre nom est connu, votre concierge vous dit bonjour parce qu'elle vous a vu à la télé, mais en fait ça ne veut pas du tout dire que ça marche pour l'époque. Pour que ça marche pour l'époque, il faut se donner comme exigence s'agencer avec des processus réels. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que je travaille que ce soit dans des banlieues, dans des universités populaires, dans des lieux de psychiatrie alternative, des lieux de recherches... On ne peut absolument, en tant que producteur de quelque chose, le produire et puis dire « voilà mon truc, débrouillez-vous avec ». Il faut avoir cette exigence de l'époque de la rencontre et du travail ensemble à partir de ce qu'on produit. Et ça c'est compliqué car en général, les créateurs, tout en râlant contre le système, ils ne rêvent que d'une chose en général c'est que leur bouquin soit commenté par les grands journaux télévisés ou que leur film passe à la télé ou dans une grande salle, or c'est important aujourd'hui de tenir en compte que quelque chose marche vraiment, quelque chose mords sur l'époque, quelque chose s'agence vraiment aux problèmes de l'époque et devient un instrument pour l'époque, pour cela il faut avoir une autre exigence que simplement quantitative. Et cette exigence là c'est de créer des lieux ou ce

que qu'on fait, ce qu'on pense, ce qu'on crée est à l'épreuve de la rencontre et que les gens puissent se l'approprier. Que des gens se disent « par rapport à ce film là, moi j'imagine que dans mon service de psychiatrie, dans mon quartier, on pourrait le faire circuler en y ajoutant un texte de quelqu'un d'autre par exemple... ». S'il n'y a pas cette dynamique là de créer des minis lieux spectaculaires à côté de maxis lieux spectaculaires, ça n'a aucun sens. La question est de vraiment créer des lieux de résistance dans lesquels la circulation de la pensée de ce qu'on crée, vraiment, soit différente. Mais cela, effectivement, c'est très dur parce que les créateurs, les gens qui filment, les gens qui écrivent, les gens qui font du théâtre, sont beaucoup trop intoxiqués par l'idée unidimensionnelle du succès qui est l'idée quantitative dans laquelle on produit pour des gens passifs qui consomment. Moi je suis convaincu, et c'est ce que j'ai fait toute ma vie, et ce que je continuerai à faire, que quand on produit, ça n'est qu'un maillon dans une chaîne, c'est ce que je vous disais au départ, l'idée de créer une circulation dans laquelle ce qu'on fait n'est pas un produit à consommer. Moi je m'en fous si les gens sont d'accord ou pas avec ce que j'écris, ce qui m'intéresse c'est comment je produis avec des gens à partir d'une certaine hypothèse dans laquelle ce que j'écris est un maillon de plus dans la chaîne de production. Quand vraiment dans un travail de psychiatrie alternative, ou de quartier ou en Amérique latine avec les Indiens sans-terre, je sens que quelque chose de ce que je produis s'accroche comme un élément de plus dans une chaîne de production, je me dis que là ça vaut la peine.

Public n°2 : Buenas tarde Miguel. Je vais te parler en français. C'est la deuxième fois que j'ai le plaisir de te voir et c'est la deuxième fois aussi que tu mentionnes ce magnifique mot qui est la résistance joyeuse, *la resistencia feliz*, et j'aimerais bien que tu nous expliques un peu. Peut-être qu'il y a des ressemblances avec la culture sud américaine, je viens du Pérou, on a une longue histoire de luttes sociales, malgré tout ça n'a pas dégénéré en guerre civile, peut-être est-ce notre culture à nous affective et chaleureuse qui a empêché cette débâcle, peut-être aussi que ce sont les liens humains et affectifs de notre culture qui ont empêché ça. Peut-être qu'il y a des similitudes dans ce que tu veux dire quand tu parles de résistance joyeuse ? Peux-tu nous expliquer ça s'il te plaît ?

Miguel Benasayag : Oui, je pense que ce qu'il y a par exemple, pour faire un petit parallèle entre les Indiens sans-terre, toutes les expériences communautaires qui existent, et cette idée de résistance joyeuse, et non pas le *militant-triste*, c'est l'idée de créer des modes de vie qui soient plus désirable que le mode de vie que le système nous offre, c'est cette idée que la vraie tâche que nous avons pour résister à un monde disciplinaire, unidimensionnel, un monde de plus en plus gagné par la mort, on devient petit à petit des dossiers, des morts-vivants, nos vies deviennent de plus en plus fines parce qu'elles deviennent des survies, on n'a pas le temps de vivre... Et bien la résistance passe d'abord et avant tout par la possibilité de développer des modes de vie plus désirable, c'est-à-dire que ce que nous faisons est plus désirable ici et maintenant que ce que le système propose. Et effectivement, la militance triste, la militance aigrie est celle qui, tout en s'opposant au système, s'oppose simplement dans une haine parfois très compréhensible envers le système, mais ce qu'elle oppose c'est une promesse, c'est cette similitude qu'il y a entre la promesse militante et la promesse théologique. « Dans l'au-delà tu vas jouir, mais pour le moment tu en baves ». C'est vrai que les religieux promettent que dans l'au-delà, si tu la fermes, tu vas jouir, et souvent, plus que souvent même, les militants révolutionnaires sont tombés dans le même type de fonctionnement c'est-à-dire « ici tu en baves, dans ce monde-ci, rien n'est beau, mais après la révolution, ce sera un monde magnifique ». Je pense quand même que ce monde magnifique ou pas, on n'en sait rien, mais ce qu'il faut savoir c'est si on est capable d'opposer à la domination de la tristesse, des modes de vie, des modes de sociabilité plus joyeuse, c'est une façon de changer le présent, parce que le reste on n'en sait rien, et tout le siècle qui vient de

finir a montré que quand on dit ; »d'abord on prend le pouvoir et après on change tout, en général, ça n'est pas très joyeux... ça veut dire qu'il y a une certaine radicalité dans le fait de créer, c'est ce qui est le plus difficile après tout, c'est de créer vraiment des modes de vie différents . C'est vrai que l'exemple qu'on prend souvent, celui des femmes, dans lequel les femmes ont développé dans le monde entier des modes de luttes qui sont passés par des modes de vie différents, ça n'était pas : on crée un parti, on prend le pouvoir et après on change les rapport, ce sont des changement de mode de vie qui ont montré ds la pratique que c'était bcp plus joyeux bcp plus intelligent bcp plus puissant un monde de partage et d'émancipation qu'un monde de domination. Ça n'empêche qu'il y ait des luttes violentes et même qu'on lutte pour des lois et pour des niveaux de pouvoir, mais la construction joyeuse c'est la construction à la base de quelque chose qui n'a pas besoin d'une promesse. On a besoin que personne nous promettent comment sera l'autre monde puisqu'on doit l'expérimenter aujourd'hui et maintenant. Je pense qu'aujourd'hui notre monde est un peu parcouru par des expériences comme ça, des quartiers, à la campagne, un peu partout, les gens d'une façon petite ou grande, peu importe, essaient d'expérimenter comment la vie pourrait être différente si on n'était pas sou cette domination là. C'est ça l'idée de la résistance joyeuse, c'est de ne pas simplement être dans la haine de ce qui existe et dans l'attente du paradis à venir.

Public n° 2 : Je dirai même qu'elle n'est pas spécifiquement sud américaine même si en Amérique du sud c'est un qualificatif assez déterminant. Ceci dit je rejoins votre analyse, comme l'ont extrêmement bien montré les deux films que nous venons de voir, à partir du moment où on travaille avec des êtres vivants et en symbiose quotidienne, c'est forcément joyeux, puisque là ce n'est pas sur une idéologie, c'est sur une réalité de la relation que les choses se font et construisent.

Miguel Benasayag : Tout a fait. Par exemple, dans « Ecoutez voir », avec les enfants sourds, une chose c'est de dire par exemple « défendons la culture sourde » et c'est très bien, il faut défendre ses idées, il faut manifester, c'est vraiment nécessaire. Mais ce film-là montre bien toute la richesse et toute la joie qui existe dans le monde du silence et ça parle plus que n'importe quel discours vindicatif, là on voit que le discours normalisateur qui dit qu'un sourd est quelqu'un qui souffre, et comme dit Louis Pasteur « Tu souffres, donc je te soulagerai », il faut traduire « Je te normaliserai », on invente que les enfants trisomiques souffrent, je peux vous dire après 25 années de travail en psychiatrie, que je n'ai pas vu de souffrance autre que celle de la famille appliquée à l'enfant. Au nom du fait que l'autre souffre parce qu'il n'est pas dans la norme, on normalise l'autre. Dans ce film là, de façon très claire et ludique, on voit sans discours que ça n'est pas vrai. Ça n'est pas vrai que la seule chose qu'on peut désirer pour un enfant sourd c'est lui mettre une machine dans la tête pour qu'il entende. On se rend compte qu'il y a des modes de vie différents et qu'ils peuvent tout a fait cohabiter ensemble et s'enrichir, et ça c'est un exemple de résistance joyeuse.

Caroline Caccavale : Quand on est dans une pratique, on travaille sur le présent, sur ce présent là. Je prendrais l'exemple du travail que nous menons actuellement à la prison, c'est un, travail au quotidien, c'est un travail dans ce qui se passe là au présent, on ne présage de rien de ce que sera demain mais c'est pas pour autant que ce présent n'existe pas, et quelle est la valeur de ce qui se passe là, dans ce présent là. Donc, effectivement, là on est dans quelque chose de plus joyeux au sens dont tu parles, de quelque chose qui devient possible, parce que confronté à ce présent là c'est possible. Alors que dans une utopie où d'un coup tout ça nous amènerait vers un ultime destin où tout le monde serait formidable où tous les détenus qui travaillent avec nous ne seraient plus des délinquants, où il y aurait un monde sans prison etc. ça, c'est pas ce qui est en jeu au quotidien dans ce présent là, à partir de là on n'est pas dans

une sorte de haine ou de projection d'un ailleurs qui va nous transformer mais dans l'expérience quotidienne d'une transformation possible, et qui est commune, cette transformation se passe pour nous tous, pour tous ceux qui la vivent et pas seulement la personne détenue.

Public n° 4 : Je voudrais complexifier par rapport à la surdité. Vous dites qu'il y a une vision anthropologique et culturelle qui s'oppose à une vision médicale. Je pense que c'est un peu plus compliqué que ça. Je pense que ça divise le monde médical. En fait ce sont deux conceptions de la médecine, également anthropologiques d'accord, mais deux visions de la médecine qui s'opposent. Vous avez la vision de la déficience à savoir que dès que quelqu'un a une déficience, il a un manque, on se centre sur le manque et il faut absolument le réparer. C'est la vision ORL pour aller vite. Et vous avez la vision de dire que quand quelqu'un a une déficience, il faut s'appuyer sur le reste, sur ce qui marche bien et qui est différent et souvent supérieur à la moyenne, et dans ce cadre là, la langue des signes c'est la réponse biologique, c'est une langue biologique. Il n'y a pas que les langues orales qui sont biologiquement correctes, il y a aussi la langue des signes. Je pense que ce sont deux visions de la médecine qui s'opposent/

Alors la question qui se pose c'est, je suis médecin et je travaille avec des sourds, c'est pour ça que je me permets d'avoir une vision complètement opposée à l'interdiction de la langue des signes et je pense que je suis autant médecin que les autres. Le problème est de savoir comment une norme devient une règle. Je pense que la surdité est l'exemple même du conflit, que le conflit structure le champ de la surdité et que le conflit existe depuis deux siècles et existera toujours. Le problème c'est qu'une norme ne peut pas s'imposer comme règle à mon avis et c'est vrai que les deux normes, la norme réparatrice de la surdité et la norme culturelle de la surdité qui est plutôt la norme de vie, de la résistance des sourds, ces deux normes ont des alliés différents et des méthodologies différentes. Et je pense que la façon de mener un conflit, parce que c'est positif le conflit, c'est la prise de parole, et je pense que la prise de parole des sourds est la façon de trouver une nouvelle règle.

Miguel Benasayag : Je suis tout à fait d'accord avec vous, ça n'est pas une opposition médicale / culture mais au sein même de la médecine, c'est un combat très fort dans lequel votre position malheureusement pour le moment est très minoritaire parce que la technique offre des possibilités, c'est un peu difficile d'un point de vue médical de s'opposer à ce que la technique propose, c'est compliqué en tant que médecin, non ? Je suis d'accord avec vous mais je me pose la question...

Public n° 4 : Il y a 10 jours, le comité national d'éthique a été saisi et a donné une réponse qui va dans le sens de ce que je viens de vous dire. A l'heure actuelle dans le monde médical il y a une grande division, mais je ne me sens pas minoritaire. C'est vrai qu'il y a le mirage de la technologie qui va tout réparer, c'est très fort chez les médecins, mais la vision humaniste de la médecine existe aussi, donc c'est une lutte, mais je ne crois pas que je sois ultra minoritaire.

Miguel Benasayag : C'est vrai que dans le champ de la médecine, ce que la technologie rend possible, à court terme a tendance dans tous les cas à devenir obligatoire, non ? C'est ça le problème, c'est un peu comme dans l'ensemble de la société, tout ce que la technique rend possible devient obligatoire à court ou moyen terme. Et dans le monde de la médecine dans lequel on est surtout tenu d'agir, c'est vrai que ce processus est d'autant plus prenant.

Public n° 4 : La tendance actuelle, et là je rejoins ce que vous avez dit tout à l'heure, c'est de s'occuper de l'enfant, beaucoup dépister l'enfant, le mettre dans les normes, lui faire faire des

batteries de tests, pour qu'il soit propre pour toute la vie ou je ne sais quoi. Et sur le champ de la surdité c'est très clair, il y a un projet de dépistage systématique néonatal qui coûte 17 millions d'euros par an ! La société qui n'a pas d'argent trouve de l'argent d'un seul coup... Bon bien sûr il y a là des intérêts qui ne sont pas qu'intellectuels, ça c'est clair... mais j'ai fait le calcul : 17 millions d'euros par an  a équivaut à 500 interprètes et/ou professionnels sourds. C'est-à-dire que si au lieu de mettre ces 17 millions dans un dépistage précoce qui permet de dépister deux ou trois mois avant la naissance la surdité d'un enfant, on les mettait à embaucher des interprètes, la question de l'insertion sociale des sourds en France serait réglée.

Donc, effectivement, c'est un débat qui est très fort.

Public n 5 : La question de la culture des sourds pose aussi le problème de la famille et de la parenté qui doit accepter une autre culture au sein de sa propre culture. Je pense donc qu'il y a une grande pression des parents pour éviter cette confrontation.  a n'est peut-être pas si facile que  a.  a remet en question la place d'un enfant dans une famille.

Miguel Benasayag : J'ai rencontré les deux dans mon expérience. J'ai connu beaucoup de cas dans lesquels on est face à une surdité qui avance, l'enfant devient sourd petit à petit, il « accède » à la surdité. Et là, la famille accompagne, devient bilingue petit à petit. Souvent, l'enfant sourd devient la vedette de la fratrie. J'ai souvent vu que cela établissait quelque chose d'assez riche, d'assez joyeux, dans ce bilinguisme parce que l'enfant, en étant oralis  a accès à la langue commune et à la fois, j'ai vu souvent dans la famille et la fratrie une sorte d'émulation joyeuse, mais j'ai vu aussi le contraire comme par exemple l'association oraliste de France qui nous accuse d'être des sortes d'obscurantistes horribles parce qu'on veut maintenir cette langue des signes à côté, mais bon... D'une manière générale c'est plutôt positif et je pense que c'est le fruit du fait d'avoir donné la parole aux sourds. Emmanuelle Laborit a beaucoup fait pour cela. Pour que quelque chose d'un peu marginalisé soit d marginalis , il y a quand même tant bien que mal quelque chose d'esthétique, et non pas esthétisant, mais esthétique qui intervient. Vous vous souvenez quand les Noirs aux Etats-Unis ont lancé le concept '*Black is beautiful*', tout à coup la revendication politique passait aussi par un changement de perception esthétique. Je pense qu'il a été important ces 20 dernières années la mise en avant de la langue des signes avec la beauté qu'elle a et qui a fait que la perception générale ne soit plus celle d'avoir un chimpanzé qui bouge devant vous mais quelqu'un qui parle une langue qui a une beauté, et qu'on voudrait comprendre. Je trouve en tout cas que c'est beaucoup moins compliqué qu'il y a 20 ans.

Public n 5 : Ce que je voulais dire c'est que ça a servi d'outil à l'opposition du langage des signes. Il y a une vingtaine d'années en tout cas j'étais vraiment dans ce bain là, on utilisait les parents qui n'acceptaient pas ça pour refuser  a.

Public n 6 : J'aurai aimé revenir sur ce que vous avez rapidement dit tout à l'heure sur le fait que les personnes aveugles n'avaient pas de culture, alors peut-être revenir au terme de culture que vous sélectionnez de part votre modèle ou autre...

Miguel Benasayag : Absolument, c'est par rapport à mon modèle de culture. Je connais beaucoup plus le monde des sourds que je côtoie depuis 15 ans, que le monde des aveugles, Quelque chose qui m'a beaucoup frappé, et là ce n'est pas une hypothèse scientifique, c'est du vécu tout bête, j'étais toujours impressionné de voir comment, historiquement et internationalement et depuis des siècles, la perception du monde du silence avait construit un tas de concepts, c'est-à-dire qu'une subjectivité perceptrice construit une subjectivité conceptuelle, c'est-à-dire qu'il y a des concepts qui correspondent à ce corps là. Je voyais  a

par rapport aux langues indiennes d'Amérique latine, là où un blanc de la ville va voir un arbre, l'autre va voir 15 variétés d'arbres. De part son inscription corporelle dans son environnement, sa perception va être différente. L'inscription corporelle dans l'environnement crée des concepts différents. De ce point de vue là, le peu que je connais du monde des aveugles, je n'ai pas constaté ça, mais je ne connais pas suffisamment ce monde là pour le savoir. J'étais étonné dans des colloques internationaux de sourds, il existe la langue des signes internationale qui est une sorte de langue de base, un socle commun, qui permet à un sourd, dans un temps assez court, de pouvoir communiquer. C'est quand même un mystère linguistique total. Moi je suis de ceux qui essaient de comprendre la langue des signes à travers des idéogrammes mobiles. Il y a là quelque chose de très intéressant et de très mystérieux, et personnellement je trouvais vraiment dommage que la technique vienne écraser cette richesse là, et c'est vrai que je ne connais pas personnellement de parallèle chez les aveugles.

Public n° 7 : Pour donner un élément de réponse à cette question là, si on associe la culture à la langue, les aveugles n'ont pas de langue propre. Le braille est un codage du français donc ça n'a rien à voir avec la langue des signes qui elle est une langue propre, qui a sa propre grammaire, sa propre syntaxe, et qui se distingue du français, elle est une langue à part entière alors que les aveugles ne fonctionnent que dans un codage tactile du français. C'est peut-être un élément de réponse.

Miguel Benasayag : D'un point de vue perceptif, c'est vrai que l'aveugle va développer va développer tout une palette perceptive que le voyant n'a pas. Comme vous l'avez dit, il n'y a pas une taxinomie des déficiences, il y a une taxinomie des différences, et ce pas du tout d'un point de vue humaniste ou « gentil », c'est vrai, un aveugle développe un tas de possibles que le voyant ne peut pas développer parce que la vue masque, le fait d'avoir la vue nous rend aveugle à un tas de perceptions auxquelles l'aveugle a accès. Et après, effectivement il y a ou pas l'émergence de quelque chose de commun que certainement, je suis sûr, quand les aveugles parlent entre eux, ou écrivent, ou décrivent le monde, je me souviens d'un psy Argentin aveugle qui disait qu'il adorait Paris, que c'était une très belle ville. Je me demandais en quoi pour lui c'était une très belle ville ! Et lui il avait dix mille associations et descriptions de pourquoi elle était belle cette ville de Paris. Mais il me semble qu'il y a quelque chose qui s'est passé par rapport au rapport langue / culture qui a fait que il n'est pas émergé... mais je ne suis absolument pas spécialiste de la cécité... mais il me semble qu'il n'y a pas eu d'émergence de cela. Bien sûr, ce n'est pas une position, je ne dis pas du tout qu'il ne peut pas y en avoir, mais je n'en connais pas.

Delphine Camolli : Nous allons devoir conclure puisque Miguel Benasayag et Angélique Del Rey doivent se rendre maintenant à la Librairie Païdos au Cours Julien pour présenter leur livre *L'éloge du conflit*.

Je voulais également mentionner, puisqu'on a beaucoup parlé de résistance, et que Jean-Pierre Daniel est là, président des Enfants de cinéma et directeur du cinéma l'Alhambra à Marseille, je voulais mentionner la mobilisation qui a eu lieu à Paris, parce que dans le cinéma en ce moment, il y a des phénomènes de concentration et d'attaque de la diversité culturelle, on est en plein dedans. Je vous invite à aller sur le site association de cinéma : www.enfants-de-cinema.com et par ce site vous pourrez accéder à cette mobilisation sur le démantèlement de la diversité culturelle et sur les attaques qui sont menées par les grands groupes qui cherchent à concentrer toute l'offre cinématographique à travers la technologie numérique qui peut donner le pire comme le meilleur. Là on est plutôt parti vers le pire. Donc la résistance, là on est en plein dedans.

Caroline Caccavale : Vous trouverez également dehors le livre-dvd *Correspondance* proposé par Arts-Terres, Le Port a Jauni et Lieux Fictifs contenant le film *Ecoutez voir* que vous avez vu ce soir. Vous pourrez également vous procurer ce livre-dvd sur le site de l'association Arts-Terres : www.arts-terres.org. On va donner la parole à Claire Métais d'Arts-Terres qui a coproduit avec nous ce travail d'atelier auprès des jeunes collégiens sourds et entendants.

Claire Métais : *Correspondance* est issu de ce travail d'atelier qui a été mené avec les élèves de l'Institut pour jeunes sourds Les Hirondelles et les élèves du Collège Pasteur. Il a été réalisé à partir d'extraits de chacun des livres que les enfants ont réalisé à l'issue de l'atelier. Ce livre-dvd a été édité par Le Port a Jauni qui en a également réalisé la maquette et contient le film « Ecoutez voir ». Si vous souhaitez plus d'informations, rendez-vous sur le site Internet d'Arts-Terres.

Delphine Camolli : Merci à tous et très bonne soirée.

FIN

ANNEXES

Dominique Comtat

Réalisateur cinéma-vidéo, enseignant du cinéma, photographe, technicien cinéma (cadreur, opérateur banc-titre, monteur), preneur de sons.

ENSEIGNEMENT

Responsable de l'atelier cinéma-vidéo II de l'Ecole Sup. des Beaux-Arts de Genève de 1988 à 2001.

Diverses interventions ponctuelles dans les écoles, collèges, lycées, MJC, centres culturels dans la région PACA depuis 2000, ayant abouti à la réalisation des films : "RESSORT" (2000), "UN FILM SANS CAMERA", (2001), "VOUS ETES ICI" (2002), "DROUILLE VU PAR", (2003), "MOUV@ART " (2004), "MOTS POUR MAUX", "MAGIE DE L'ORDINAIRE" (2005), «ECOUTEZ VOIR » (2007).

TRAVAUX SONORES :

Constitution d'une sonothèque « sons en Provence »

Deuxième prix, catégorie « créations sonores » **concours chasseurs de sons Radio France 2001** pour « des hommes et des bêtes »

Deuxième prix, catégorie « voix et bruits de la nature » **concours chasseurs de sons Radio France 2001** pour « pouillot, fauvette, corbeau et autre volatile »

Environnement sonore pour l'exposition "Mouches", Musée d'histoire naturelle, Neuchâtel, 2004

EXPOSITIONS :

Centre Marignac (Genève), photographies, 1977 et 1986

Galerie Fontany (Valais), photographies et dessins, 1985 et 1986

Mairie de Paris, photographies dans le cadre de « RAYMOND QUENEAU, un regard sur Paris », 1987

Ville de Meyrin (Suisse), photographies dans le cadre de « MEYRIN 1988 » du Fonds de Décoration de la Ville de Meyrin, 1988.

Rotonde de Simiane-la-Rotonde : installation vidéo, 1999, photographies 2001 et 2002.

Musée de Sens : photographies, 2006

PRINCIPAUX FILMS :

1979 : BLUE LESTER	c-m 16 mm. Animation
1981 : PROJECTIONS	c-m S/8 mm. Animation / expérimental
1982 : GENEVE IMAGIE	c-m S/8 mm. Documentaire c-m S/8 mm. Animation / expérimental <u>Prime d'étude du Département Fédéral de l'Intérieur, section Cinéma</u>
1983 : FANTOMASRINE	c-m 16 mm. Animation / expérimental
1984 : PALAIS DES SPORTS et CHARMILLES	2 vidéos pour les Services Immobiliers de la ville de Genève. Animation / Documentaire
1985 : ANAMNESE	c-m 16 mm. Animation <u>Prime d'étude</u>
1986 : COURIR LES RUES / SYNOPSIS	c-m S/8 mm. Expérimental
1988 : COURIR LES RUES	m-m 16 mm. Animation <u>Prime d'étude</u> <u>Prix Central Film des Journées cinématographiques de Soleure</u> <u>Prix du Fonds pour la recherche de la Société Suisse des Auteurs</u> <u>Vidéotheque de la ville de Paris</u>
1989 : PALAIS DES EXPOSITIONS	16 mm. pour les Services Immobiliers de la ville de Genève. Documentaire
1990 : LA PHOTO DE CLASSE	16 mm. pour le Service de la Recherche Sociologique, DIP, Genève. Documentaire / Animation
1991 : ENTRE LES LIGNES	c-m 16 mm. Expérimental
1994 : TROIS ANS DE VACANCES	m-m 16 mm. Documentaire
1998 : LES PARADOXES DU PHOTOGRAPHE	c-m 16 mm. Fiction <u>Cinémathèque de la ville de Saint-Etienne</u>
2002 : VOUS ETES ICI	c-m. DV. Documentaire expérimental / Animation Réalisé dans le cadre d' "un été au ciné" (MJC de Manosque)

2003 : QUELQUES NOTES SUR L'ART DE LA MEMOIRE	c-m DV. Documentaire expérimental, / Animation
2004 : LES DESASTRES DE LA GUERRE	c-m. DV. Documentaire expérimental
2005 : MOTS POUR MAUX	c-m DV. Documentaire tourné au centre pénitentiaire de Marseille (prison des Baumettes)
2006: AIR	c-m DV-35mm. Animation expérimentale
2006 : LA FORME D'UNE VILLE	c-m DV Documentaire
2007 : ECOUTEZ VOIR	c-m DV Documentaire

Ces films ont été montrés dans les festivals suivants : Festival Int. de Rotterdam ; Cinéma du réel, Paris ; Hiroshima int. film festival ; Festival Int du film documentaire, "visions du réel", Nyon ; Medfilm festival, Rome ; Festival Int. du film d'animation, Varna ; Free art, New-York ; Rencontres int. Paris-Berlin ; "Filmer à tout prix", Bruxelles ; Festival du jeune cinéma, Hyères ; Exhibition of experimental cinema, Madrid ; Festival Int. du film d'animation, Cinanima, Espinho ; Festival d'Uppsala ; Rencontres cinématographiques, Manosque ; Rencontres du cinéma indépendant, Châteauroux ; "Videoformes", Clermont-Ferrand ; Les Instants Video Manosque et Marseille ; Festival video "macadamia", Buenos Aires ; Festival "Invideo", Milan ; Festival du cinéma méditerranéen, Lunel ; Traverse Vidéo, Toulouse ; Festival du film d'animation, Auch, etc.

Miguel Benasayag

Miguel Benasayag est Argentin, ancien commandant de l'ERP, mouvement guévariste en partie liquidé par la dictature militaire du général Videla en 1976. Arrêté et torturé par la junte, il restera près de 4 ans emprisonné, il perdra sa compagne et son frère assassinés par les fascistes. C'est à l'occasion de l'enlèvement en 1978, suivi de l'assassinat de deux religieuses françaises, Léonie Duquet et Alice Domon, que les autorités françaises, par ailleurs très impliquées dans le soutien à la dictature des généraux, demanderont la libération de plusieurs franco-argentins. Extradé vers la France, il y finira ses études. Miguel Benasayag philosophe et psychanalyste, anime le collectif *Malgré Tout* et est très impliqué dans les mouvements des "Sans", avec le collectif RESF et reste actif avec les mouvements alternatifs en Argentine. Il poursuit des recherches qui l'amènent à réfléchir sur les bases physiologiques donc matérielles du fonctionnement de nos sociétés modernes.

- *Malgré tout, contes à voix basse des prisons argentines* (1980), François Maspero (titre original : A pesar de todo)
- *Utopie et liberté. Les droits de l'homme: une idéologie?* (1986), La Découverte.
- *Critique du bonheur*, avec Edith Charlton (1989), La Découverte.
- *Cette douce certitude du pire*, avec Edith Charlton (1991), La Découverte.
- *Penser La liberté: La décision, le hasard et la situation*, avec la collaboration de Annick Monte (1994), La Découverte.
- *Peut-on penser le monde ? Hasard et incertitude*, en collaboration avec Herman Akdag et Claude Secroun (1997), éditions du Félin.
- *Le Mythe de l'individu* (1998), La Découverte. ISBN 2-7071-2883-X
- *La Fabrication de l'information : les journalistes et l'idéologie de la communication* (1999) avec Florence Aubenas, La Découverte.
- *Du Contre-pouvoir* de Miguel Benasayag et Diego Sztulwarkal (2000), La Découverte.
- *Résister, c'est créer*, en collaboration avec Florence Aubenas (2002), La Découverte.
- *Che Guevara : Du mythe à l'homme - Aller-retour* de Miguel Benasayag (2003) - Broché.
- *Les Passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*, de Miguel Benasayag, en collaboration avec Gérard Schmit (2003), La Découverte, nouvelle édition 2006 - Broché.
- *Abécédaire de l'engagement*, avec Béatrice Bouniol (2004), Bayard -- Broché.
- *La Fragilité* de Miguel Benasayag (2004), édition La Découverte, collection armillaire.
- *La Santé mentale en actes : De la clinique au politique* de Miguel Benasayag (Postface), et al (2005) - Broché
- *Connaître est agir : Paysages et situations* de Miguel Benasayag et Angélique Del Rey (2006), édition La Découverte, collection armillaire.
- *Plus jamais seul, le phénomène du téléphone portable* (2006), édition Bayard.
- *Éloge du conflit*, avec Angélique del Rey (2007), La Découverte.